

JESSICA DUBOIS

L'HÉRITIÈRE DES FANTÔMES

TOME 1 - LES OMBRES DU PASSÉ



Jessica DUBOIS

L'Héritière des Fantômes

Tome 1 : Les Ombres du Passé

© Jessica DUBOIS, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0904-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« La vraie bonté est de savoir aimer sans condition,
comprendre sans juger et donner sans attendre. »*

George Sand

Chapitre 1 : Retour aux sources

La brume matinale flottait encore paresseusement sur les champs de lavande quand Violine Beaumont gara sa petite Peugeot cabossée à l'ombre des platanes centenaires qui bordaient l'entrée de Saint-Clément-des-Vignes. Cette voiture l'avait accompagnée fidèlement pendant les six heures de route depuis Paris, et elle lui en était reconnaissante.

Violine coupa le contact et resta un instant immobile, les mains encore posées sur le volant. Elle prit une longue inspiration, cherchant à calmer les battements désordonnés de son cœur. *Ça va aller*, se dit-elle doucement. *Tu es arrivée. Tu es en sécurité ici.*

Ses cheveux châtain cuivré, striés de reflets auburn que le soleil levant faisait danser, s'échappaient en mèches rebelles de sa queue-de-cheval bâclée, attachée à la va-vite ce matin dans son petit studio mansardé. Elle portait une robe longue en coton rose poudré un peu froissée par le voyage, des baskets blanches confortables un peu défraîchies, et un gilet en maille écru jeté sur ses épaules contre la fraîcheur du petit matin de mai. Son style plutôt simple, un peu bohème, jamais apprêté lui ressemblait : doux, discret, sans prétention. Elle n'aimait pas attirer l'attention sur elle. Se fondre dans le décor, rester dans sa bulle c'était sa devise.

Elle ouvrit doucement la portière et l'air du début du printemps l'enveloppa comme une caresse tiède. Le parfum de la garrigue se mêlait à celui de l'herbe fraîche et des fleurs sauvages qui commençaient à éclore dans les prairies. Violine ferma les yeux un instant, laissant cette douceur pénétrer en elle. Ici, loin du bruit et de l'agitation de la capitale, elle pouvait enfin respirer.

Ses épaules se détendirent légèrement. Depuis des mois, elle avait l'impression de porter un poids invisible qui l'écrasait, une tension constante dans la poitrine qui ne la quittait jamais. L'agence de communication où elle travaillait avait fini par la vider de toute son énergie : les open-spaces bruyants, les deadlines impossibles, son patron qui criait au téléphone, les collègues qui la prenaient pour une gentille idiote parce qu'elle n'osait jamais dire non.

Elle était trop sensible, lui disait-on. Trop douce. Trop émotive. Il fallait qu'elle s'endurcisse, qu'elle apprenne à se défendre, qu'elle arrête de tout prendre à cœur.

Mais Violine ne savait pas comment faire ça. Elle ressentait tout, les émotions des autres, leurs colères, leurs tristesses, comme si elles devenaient les siennes. Parfois, c'était épuisant. Parfois, elle avait juste envie de disparaître, de se réfugier quelque part où personne ne la jugerait pour sa sensibilité.

Et maintenant, elle était là.

À Saint-Clément-des-Vignes.

Chez Mamie Jo, la seule personne qui l'avait toujours acceptée telle qu'elle était, sans jamais lui demander de changer.

Mamie Jo, pensa-t-elle en regardant le village, j'espère que tu es prête pour ma crise existentielle !

Saint-Clément-des-Vignes émergeait doucement de la brume matinale comme un tableau impressionniste qui prend forme sous le pinceau. Niché au creux d'un vallon entre les champs de lavandes parfumées et la lisière mystérieuse de la forêt des Ombres, il s'étalait en cascade de toits de tuiles ocre et de façades couleur miel, descendant depuis l'église perchée en haut de la colline jusqu'à la place du marché en contrebas.

À l'est, des épis mauves s'étendait en vagues jusqu'à l'horizon, alignés avec la précision des anciens, interrompus seulement par quelques mas en pierre sèche et des cyprès solitaires dressés comme des sentinelles. À l'ouest, la forêt des Ombres, ainsi nommée depuis des siècles sans que personne ne sache vraiment pourquoi, bordait le village d'un rideau sombre de chênes et de pins parasols. Violine frissonna malgré la douceur de l'air. Enfant, elle avait toujours eu peur de cette forêt. Grand-mère Joséphine lui disait qu'elle était hantée. Peut-être pour l'empêcher d'aller s'y aventurer toute seule.

La silhouette trapue du clocher roman se découpait sur le ciel pâle, sa pierre blonde teintée de miel par la lumière naissante. Les huit coups de cloche se répercutèrent dans la vallée, tirant de leur sommeil les hirondelles nichées sous les toits.

Sur la place principale joliment nommée « la place des artistes », Violine distinguait la silhouette de la fontaine baroque, avec ses trois vasques superposées et sa nymphe qui versait une eau éternelle. Autour de la place, les façades ocre et roses des commerces étaient encore fermées à cette heure : la

boulangerie de la famille Legrosnis avec ses volets verts, l'épicerie fine Girard, le café-tabac « Le p'tit dernier » avec sa terrasse de fer forgé où les anciens du village s'installaient pour commenter les nouvelles du jour.

Et juste là, à deux pas des platanes, niché sous un rideau de glycines centenaires, se trouvait la devanture bleu parme de « *La Boutique des Secrets* ».

La boutique d'Herboristerie et Arts Divinatoires de sa grand-mère.

Le coup de téléphone de Mamie Jo, deux mois plus tôt, avait été la bouée de sauvetage qu'elle attendait sans le savoir : « *Ma chérie, j'ai 75 ans et mes jambes fatiguent à force de courir entre les clients et les herbes à sécher. Si tu en as assez de servir de paillasson à ton patron, viens donc m'aider ! On fera équipe, ça sera rigolo !* »

Sa mère, évidemment, s'était indignée : « *Violine, tu ne vas pas tout plaquer pour jouer les apprenties sorcières avec ta folle de grand-mère ! Et tes perspectives de carrière ? Et ton studio parisien ?* »

Mais Violine en avait assez des perspectives qui ne menaient nulle part et du studio de 15m² où elle étouffait. Assez de son patron qui la traitait comme une potiche et des clients qui la regardaient de haut. Assez de faire semblant d'aller bien quand tout s'effondrait à l'intérieur.

Et puis, il y avait eu cet incident. Celui dont elle ne parlait à personne. Cette cliente, Madame Chevrier, qui était venue au bureau pour signer un contrat. Violine était en train de lui tendre le stylo quand soudain, tout avait basculé.

Une voix. Pas une voix qu'elle entendait avec ses oreilles, non plutôt une voix qui résonnait directement dans sa tête, claire comme le cristal, chaleureuse et insistante. Une voix d'homme, légèrement rauque, empreinte d'une tendresse infinie.

« *Dis-lui. S'il te plaît, dis-lui que je vais bien. Qu'elle doit arrêter de se tourmenter. Ce n'était pas sa faute. L'accident... ce n'était pas sa faute. Elle doit me laisser partir. Dis-lui que je l'aime et que je suis en paix.* »

Et avec la voix était venue l'image : un homme aux cheveux gris, une canne en bois à pommeau d'argent, un sourire doux, des yeux gris-bleu remplis d'amour. Violine avait senti une urgence la submerger, un besoin impérieux,

presque douloureux, de transmettre ce message. Comme si elle n'avait pas le choix. Comme si cet homme la suppliait à travers le voile qui séparait les vivants des morts.

Alors elle avait parlé. Sans réfléchir, sans pouvoir s'en empêcher, les mots s'étaient échappés de sa bouche comme une rivière qui déborde :

— Votre mari va bien. Celui avec les cheveux gris et la canne à pommeau d'argent. Il est là, à côté de vous. Il dit qu'il faut que vous arrêtiez de vous en vouloir pour l'accident. Ce n'était pas votre faute. Il veut que vous le laissiez partir. Il dit qu'il vous aime et qu'il est en paix maintenant.

Le silence qui avait suivi avait été assourdissant.

Le visage de Madame Chevrier s'était vidé de ses couleurs, ses lèvres tremblantes, ses yeux s'emplissant de larmes. Puis, elle avait porté une main à sa bouche, étouffant un sanglot.

— Comment... comment vous savez ça ? avait-elle chuchoté d'une voix brisée. Personne ne sait pour la canne. Personne. Il l'avait achetée deux semaines avant l'accident. Un antiquaire à Versailles. Pommeau d'argent gravé de ses initiales...

Son mari était mort trois ans plus tôt dans un accident de voiture. Un accident dont elle se sentait responsable car ils s'étaient disputés juste avant qu'il ne prenne la route. Madame Chevrier vivait depuis avec cette culpabilité qui la rongait de l'intérieur.

Violine ne savait pas comment elle avait su tout ça. Elle ne connaissait pas cette femme. Elle n'avait jamais entendu parler de son mari. Mais les mots étaient sortis tout seuls, comme si quelqu'un d'autre parlait à travers elle. Comme si elle n'était qu'un canal, un messenger entre deux mondes.

Et puis, quelque chose d'extraordinaire s'était produit.

Madame Chevrier avait fermé les yeux, respiré profondément, et quand elle les avait rouverts, son visage était différent. Plus léger. Comme si un poids immense venait de se détacher de ses épaules. Les larmes coulaient toujours, mais c'étaient des larmes de soulagement, de libération.

— Merci, avait-elle murmuré en serrant les mains de Violine dans les siennes. Vous ne pouvez pas savoir... Pendant trois ans, je me suis haïe. Pendant trois ans, je n'ai pas réussi à lui pardonner de m'avoir laissée. Et à moi-même de l'avoir laissé partir en colère. Mais maintenant... maintenant je sais qu'il ne m'en veut pas. Qu'il est en paix. Merci. Merci infiniment.

Elle était partie le cœur léger, enfin libérée du fardeau qui l'écrasait depuis si longtemps.

Et Violine ?

Elle avait ressenti quelque chose qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant. Une plénitude. Une chaleur profonde qui l'avait envahie de la tête aux pieds, comme si son âme s'était enfin reconnectée à quelque chose de plus grand qu'elle. Une sensation de justesse absolue, d'être exactement là où elle devait être, de faire exactement ce qu'elle devait faire.

Pour la première fois de sa vie, elle avait servi à quelque chose de vraiment important. Elle avait aidé quelqu'un à guérir. Elle avait été utile, vraiment utile, d'une manière que son travail d'assistante commerciale ne lui avait jamais permis.

Mais cette sensation avait été suivie d'une panique sourde.

Parce que si c'était vrai, si elle pouvait vraiment entendre les morts, leur parler, transmettre leurs messages, qu'est-ce que cela faisait d'elle ? Était-elle folle ? Était-ce un don ? Une malédiction ?

Après ça, elle avait démissionné. Elle ne pouvait plus rester dans ce bureau, à faire semblant d'être normale, alors que quelque chose en elle venait de se réveiller. Quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Quelque chose qui lui faisait peur.

Mais aussi, quelque chose qui l'appelait.

Violine secoua la tête pour chasser ces souvenirs et attrapa sa valise usée sur la banquette arrière. Elle la posa par terre et inspira profondément.

Allez, courage ! C'est parti pour une nouvelle vie.

Elle poussa la porte de La Boutique des Secrets, manquant de faire valdinguer

un carillon suspendu trop bas. Le tintement familial résonna dans l'air parfumé d'encens et de romarin séchée.

— Ma p'tite chérie ! Tu es là ! Attention à la marche !

Joséphine Beaumont émergea de l'arrière-boutique comme un petit elfe coloré, ses cheveux blancs ondulés s'échappant de son chignon fantaisiste, ses yeux bleu clair pétillant de joie derrière ses lunettes à monture papillon rose fuchsia. Elle portait une robe tunique indienne brodée de fils d'or et une multitude de bracelets qui tintaient à chaque mouvement.

— Ma p'tite mamie !

Violine se précipita pour l'embrasser, renversant au passage un présentoir de cartes postales.

— Pardon ! Je suis déjà en train de tout casser !

— Tu as toujours été un petit ouragan ! rit Joséphine en la serrant dans ses bras. Tu sens le jasmin et... le goudron !

— Six heures de route, soupira Violine. J'ai bien cru que ma voiture n'allait pas tenir le coup !

Un miaulement majestueux interrompit leurs retrouvailles.

Sur le comptoir en bois d'olivier sculpté de lunes et d'étoiles, trônait dans un joli panier en osier orné d'un moelleux coussin à fleurs rose, la plus majestueuse boule de poils noirs. Un magnifique chat persan aux longs poils soyeux d'un noir de jais. Mais ce qui captait le regard, c'étaient ses yeux dorés lumineux, d'une intelligence presque humaine, et ces reflets cuivre-roux qui dansaient dans sa fourrure noire là où la lumière du matin le touchait, comme des braises cachées sous la cendre.

— Et voici Sa Majesté Pachat ! Oh, comme tu m'as manqué, mon gros matou !

Violine courut vers le félin. Le chat persan fut réveillé en sursaut par cette voix familière qu'il n'avait pas entendue depuis si longtemps. Ses yeux dorés s'ouvrirent lentement, encore embrumés de sommeil.